

Par
MARIE OTTAVI

On n'avait pas autant parlé de vitrail depuis des lustres. La polémique sur le remplacement potentiel des vitraux de Notre-Dame – Viollet-le-Duc versus le reste du monde – a au moins eu le mérite de faire revenir cet art très français et vieux comme le Moyen Âge sur le devant de la scène médiatique. L'intérêt des artistes pour les vitraux particulièrement religieux n'est pourtant pas si ancien qu'on pourrait le croire. «Les verriers travaillent avec des artistes contemporains depuis peu de temps. Ça a débuté avec la commande publique après guerre qui a imposé aux artisans de réaliser des œuvres qui ne sont pas les leurs», rappelle Marie Rousvoal, troisième génération, avec sa sœur Charlotte, à diriger les ateliers Duchemin, l'un des maîtres verriers les plus réputés d'un secteur qui a connu de multiples mutations. Au point que l'entreprise, basée dans le XIV^e arrondissement de Paris, s'est retrouvée dans la short-list des finalistes du concours commandité par le ministère de la Culture pour Notre-Dame avec un binôme de trois artistes (sur huit au total) : Jean-Michel Alberola, Yan Pei-Ming et Gérard Traquandi.

«FOLKLORE, HISTOIRE, RELIGION»

Duchemin comme les ateliers Si mon-Marq, fondés à Reims au XVII^e siècle, et également finalistes de la compétition avec Philippe Parreno, Claire Tabouret et Christine Safa, ont

une réputation digne des fournisseurs des maisons de couture dans la mode. Leur savoir-faire, synonyme d'excellence, les amène à restaurer des pièces du patrimoine français et étranger et à créer des œuvres, le plus souvent à la demande de décorateurs et d'architectes. Marie Rousvoal reçoit désormais des demandes en provenance du monde de l'art contemporain : «Depuis quelques années, j'ai des commandes de galeries qui nous sollicitaient assez peu auparavant.» Et de citer Christodoulos Panayiotou chez Kamel Mennour ou Maxime Rossi lorsqu'il était représenté par la galerie Allen.

Vitraux Les artisans y croient dur comme verre

Alors qu'une querelle de clochers a récemment fait trembler Notre-Dame de Paris, une nouvelle génération d'artistes et de vitraillistes, parfois en reconversion, s'emparent de la pratique pour l'extraire de sa dimension culturelle et l'amener dans les intérieurs des particuliers.

Malgré l'engouement pour le vitrail civil ou domestique (en opposition au religieux) et l'émergence d'une nouvelle génération de verriers qui se penchent sur le cas du vitrail pour y déployer leurs idées, difficile de parler de boom au vu de la complexité d'exécution et du temps qu'exige la pratique. Fabriquer un vitrail passe par le dessin, la construction d'une maquette puis la coupe de verre au demi-millimètre près. La soudure, particulièrement technique, ou le choix des verres sont autant d'étapes impossibles à mécaniser. Les verriers déjà bien implantés se méfient par ailleurs d'un potentiel effet de mode

comme on a pu l'observer dans le monde de la céramique.

Pierre Tatin, artisan depuis 2019 après avoir été illustrateur graphiste, a obtenu en 2023 le titre de meilleur ouvrier de France. Ils s'annoncent vitrailliste, appellation souvent mal comprise et pas tolérée par quelques maîtres verriers. «Le vitrailliste fabrique des objets avec du verre», précise-t-il depuis Pantin où il est basé. Le souffleur de verre fabrique le verre en lui-même. Une fois sur deux les gens pensent qu'on nettoie les vitres...» Lui compare le vitrail «à un tatouage» pour le côté «imposant [dans un intérieur, ndlr], qui prend du temps à fabriquer». «Une fois qu'on en installe un chez soi, on est un peu bloqué», rappelle-t-il. On calme souvent les ardeurs des particuliers, car ce n'est pas si facile de voir un vitrail tous les matins chez soi. Marie Rousvoal explique que le verre demande une implication plus forte de la clientèle : «Commander un vitrail est beaucoup plus compliqué qu'un rideau ou que de choisir une peinture. Son installation nécessite beaucoup de travail en amont. Les gens qui désirent un vitrail et vont au bout pour l'avoir, cela ne leur coûte pas que de l'argent, mais aussi un investissement humain psychologique et émotionnel.»

L'un des grands talents de la discipline qui a grandement participé à la remettre au centre de l'attention se nomme Pierre Marie. Dessinateur de son premier métier, il a créé son «bureau d'études» et partage son activité entre la mode et les arts décoratifs, explorant des territoires pluriels, de la tapisserie à la marqueterie de paille, du papier peint au tapis, des luminaires aux émaux, le tout en association avec des artisans à la pointe dans leur do-

Vitraux de Pierre Marie pour Hermès à Vienne (Autriche).
PHOTO MARINA FAUST

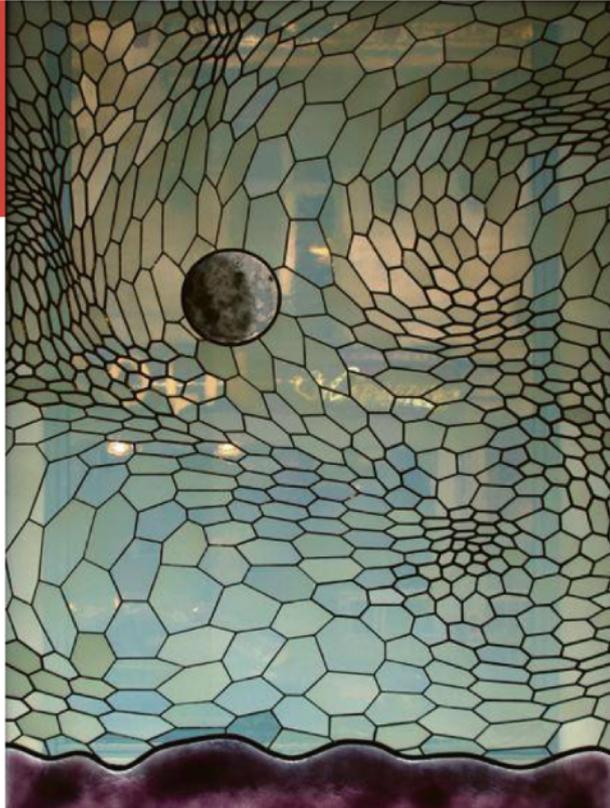
maine. Le vitrail domine ses activités depuis près de dix ans et les débuts de ses échanges avec la maison Duchemin. Leurs réalisations demandent au minimum un an de travail, de la commande à l'installation, et se placent dans la catégorie grand luxe pouvant atteindre plusieurs centaines de milliers d'euros pour de grands formats. Son prochain projet d'ampleur sera américain, à l'invitation de l'architecte Laura Gonzalez et du grand magasin le Printemps qui ouvrira en février à Manhattan. Pas de coupole, «le rêve ultime», mais une pièce de trois mètres sur deux. Pierre Marie, 42 ans, n'a pas candidaté pour Notre-Dame et s'annonce étonnamment favorable à ce qu'on laisse les œuvres de Viollet-le-Duc en place: «L'abstraction au sein des églises me heurte un peu parce que l'un des rôles des vitraux comme des tapisseries, des peintures murales ou des mosaïques, était de transmettre un folklore, une histoire, une religion. Si demain, il n'y a plus Internet, ni d'électricité, plus de Wikipédia, qu'est-ce qu'on raconte dans les édifices, ou dans l'espace public aux générations futures?»

«LE VITRAIL, C'EST DU DESSIN PUISSANCE DIX»

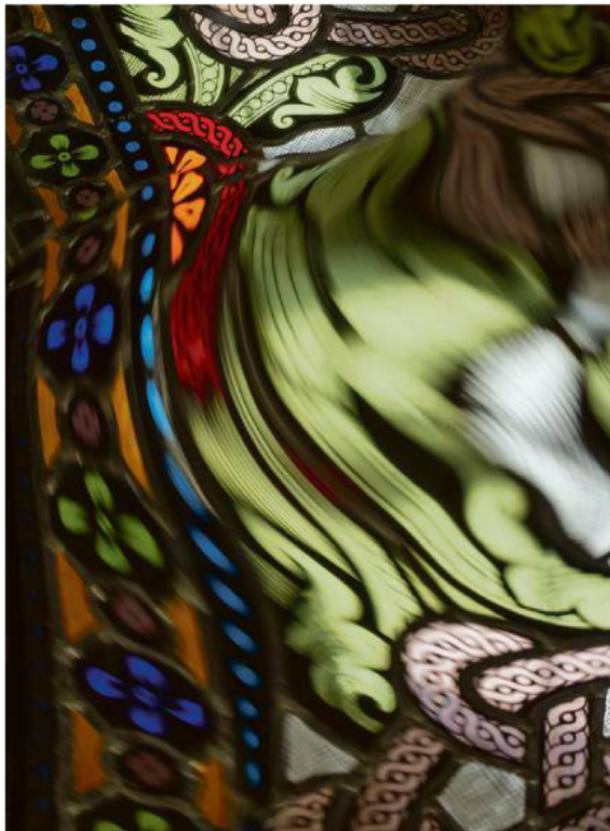
Lui aussi observe un regain d'intérêt généralisé pour le travail manuel: «C'est une mouvance qu'on retrouve partout dans la jeunesse. Il y a un besoin de matière extrêmement fort qui devient le catalyseur d'une démarche artistique. Beaucoup de gens apprennent par eux-mêmes.» Sophie Toporkoff, longtemps directrice de création pour Hermès, a changé radicalement de vie et vient d'ouvrir l'atelier Toporkoff dans le IX^e arrondissement de Paris. Son premier souvenir de lumière à travers le verre ce sont «les billes» de la cour de récréation. Pour elle aussi, tout part du dessin. «Le vitrail, c'est du dessin puissance dix, à travers lequel la lumière passe», suggère-t-elle. Formée au sein de l'atelier Au passeur de lumière dirigé par Nolwenn Chassin de Kergommeaux dans le XII^e arrondissement de Paris, elle fabrique ses vitraux et veut développer une activité d'édition pour cosigner des pièces. Elle travaille en ce moment avec la dessinatrice Anne-Margot Ramstein à la création de vitraux pour un appartement new-yorkais. Et ne veut se priver d'aucun style avec l'idée de «développer une création contemporaine éclectique, avec des dessinateurs venus d'horizons variés», comme Sophie ●●●

«Une fois qu'on en installe un, on est un peu bloqué. On calme souvent les ardeurs des particuliers, car ce n'est pas si facile de voir un vitrail tous les matins chez soi.»

Pierre Tatin artisan et meilleur ouvrier de France 2023



Le vitrail attrape parfaitement la lumière. PHOTO ATELIERS DUCHEMIN



Vitrail de l'atelier Toporkoff (IX^e arrondissement de Paris). PHOTO PAUL ROUSTEAU

RADAR

●●● Hollington, Orfeo Tagiuri et George Greaves. Les prix sur le marché varient selon le travail demandé et la réputation de son auteur, mais ils se situent en moyenne entre 1500 et 2000 euros pour un panneau géométrique d'un mètre sur un mètre, prix qui peut doubler pour un travail ornemental. Joséphine Guérin a elle appris le métier à la Maison du vitrail, dans le XV^e arrondissement, en 2022, après une première carrière dans le design graphique et comme directrice artistique. Son envie de verre est venue d'une lassitude à se voir passer trop de temps derrière un ordinateur. Elle aimerait voir évoluer la structure qu'elle a créée, habilement nommée Fragile, en galerie-atelier où elle présenterait des objets composés de vitraux, créés par elle et d'autres artistes et artisans «pour travailler la matière différemment, en la détournant de ce qu'elle a appris». La jeune femme a d'abord été fascinée par l'aspect «pérenne du verre» et notamment la découverte de créations datant du Moyen Âge. «Et puis, c'est un matériau génial. Ça paraît très fragile mais c'est aussi solide, on peut se couper et c'est très précieux, c'est passionnant à fabriquer. On joue avec des compositions de couleur mais on ajoute la lumière dans l'équation, selon l'opacité, la texture, tout change. C'est magique.»

«BEAUCOUP DE JOIE DANS LES INTÉRIEURS»

Souvent soupçonné d'assombrir ou de trop marquer un lieu, le vitrail attrape, au contraire, la lumière, selon Pierre Marie qui expérimente aussi les structures sur lesquelles il pose ses vitraux, qui sont dans quelque cas mobiles, et viennent se poser devant des fenêtres ou en paravent. «Ça donne une température, même si c'est très subtil, légèrement différent de ce qu'on aurait si on n'avait pas les vitraux. Et la meilleure preuve, c'est l'architecture du nord de la France et de pays comme la Belgique et les Pays-Bas, où il y a souvent une imposte dans un verre jaune qui vient filtrer la lumière froide du Nord et la réchauffe de l'intérieur, témoigne-t-il. Si on parle de chromothérapie et d'humeurs liées au mauvais temps, le vitrail apporte beaucoup de joie dans les intérieurs.»

Esthète très demandé, Pierre Marie a plutôt tendance à créer des motifs figuratifs. Pierre Tatin aime également raconter des histoires, imaginer des vitraux ornementaux et didactiques. Il se décrit grand admirateur du travail des ateliers de l'entre-deux-guerres, très actif avant que les artistes ne s'immiscent dans le monde du vitrail. «A partir des années 60, rappelle-t-il. La sécularisation des églises a entraîné leur transformation en musée, en quelque sorte, plus qu'en lieu de culte. A titre personnel, je prône un retour vers les vitraux qui parlent au public sans que ce soit des œuvres d'art. La tentation est grande d'être seulement fabricant, de collaborer avec des artistes et de laisser filer les postes créatifs.» Réaliste, il prévient tout de même, comme un nota bene à l'attention de futurs consœurs et confrères: «Si trop de gens venaient à intégrer le secteur, 90% du temps, il faudrait accepter de ne pas faire de la pure création, mais de la restauration.» Mieux vaut donc faire preuve d'humilité avant de se lancer. ◀